

# DE SALAMNIUS HERMIAS SOZOMÈNE LE SCHOLASTIQUE

## DÉDICACE A L'EMPEREUR THÉODOSE ET SUJET DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

On dit que, parmi les empereurs d'antan, chacun avait un objet préféré : pour les amis de la parure c'était la robe de pourpre, la couronne et autres ornements pareils, pour les amis des lettres c'était quelque poème mythologique ou un écrit d'histoire capable de charmer, et pour ceux qui pratiquaient l'art de la guerre c'était de lancer adroitement le trait, de frapper la proie, de darder la javeline, ou de sauter à cheval. Quiconque pratiquait l'art qui se trouvait plaire au prince se faisait annoncer au palais, l'un apportant une pierre précieuse rare, un autre offrant une robe de pourpre d'une teinture plus brillante, un autre récitant un poème ou un écrit, un autre proposant un stratagème militaire bien combiné et nouveau. Il était tenu pour capital et royal que le chef suprême possédât une partie au moins de cette vertu commune, mais de la piété, qui est le véritable ornement de la royauté, nul ne tenait si grand compte. Toi en revanche, très puissant empereur Théodose<sup>1</sup> pour le dire d'un mot, tu possèdes grâce à Dieu toute vertu. Portant une robe de pourpre et une couronne comme symbole de ta dignité pour ceux qui te voient, tu es continuellement revêtu au-dedans de la vraie parure de la royauté, la piété et la philanthropie. De là vient qu'à tout coup, poètes, historiens, et la plupart de tes lieutenants et de tes sujets se donnent de la peine pour le glorifier, toi et tes actes. Occupant le premier rang comme arbitre et juge des discours, tu ne laisses pas surprendre ta perspicacité par quelque élégance de la langue et de la forme, mais tu juges lucidement, examinant l'accord du style avec le sujet de l'ouvrage, la forme du discours, les parties, l'ordre, la cohérence, l'expression, la composition, les arguments, le sens et l'enquête. D'autre part tu récompenses les auteurs par ton jugement et tes applaudissements et par des images d'or et l'offrande de statues, et par des présents et honneurs de toute sorte. Tu ne te conduis pas non plus à l'égard des auteurs comme l'ont fait les Crétois d'autrefois à l'égard de l'illustre Homère, ou les Aleuades à l'égard de Simonide, ou Denys le tyran de Sicile à l'égard de Platon le disciple de Socrate, ou Philippe de Macédoine à l'égard de l'historien Théopompe, ou l'empereur Sévère à l'égard d'Oppien qui décrivit en vers les espèces de poissons, leur nature et leur pêche. Les Crétois, après avoir gratifié Homère de mille pièces de monnaie pour son éloquence, tout fiers d'une libéralité insurpassable, firent graver ce don sur une stèle publique. Quant aux Aleuades, à Denys et à Philippe, ils n'auraient pas été plus discrets que les Crétois, ce peuple qui se vante de son comportement modeste et philosophique, mais eussent vite imité leur stèle, s'ils n'avaient pas été en arrière en fait de gratification. Sévère de son côté, qui avait accordé à Oppien une pièce d'or par vers de son poème médiocre, frappa tant les esprits par sa générosité qu'aujourd'hui encore les vers d'Oppien sont dits chez la plupart «vers d'or.» Tels ont été les présents des anciens amis des disciplines libérales et des lettres. Mais toi, prince, tu ne t'es laissé dépasser par aucun de ceux qui furent jamais, quant aux libéralités à l'égard des lettres. Et il me semble que tu agis ainsi non sans bonne raison. Car dans ton zèle à vaincre tous en vertus, tu fais croître tes qualités en homme qui a pris une connaissance exacte des hauts faits accomplis par les Grecs et les Romains. On dit en effet que si, le jour, tu t'exerces aux armes et à la culture physique et que tu administres les affaires de tes sujets, rendant la justice, édictant les décrets nécessaires, examinant les mesures à prendre, relatives aux particuliers et à l'État, la nuit en revanche, tu portes ton attention aux livres. On dit qu'une lampe te sert pour leur lecture, qui, par un certain mécanisme, imbibe automatiquement la mèche d'huile, en sorte que, durant tes fatigues, nul des serviteurs du palais ne soit obligé de veiller et de forcer la nature en luttant contre le sommeil. Telles sont ton humanité et ta douceur à l'égard et des gens à ton service et de tous; en cela tu imites ton patron le Roi de l'univers, qui se plaît à faire pleuvoir et à faire luire le soleil sur les justes et les injustes et à fournir abondamment tout le reste. Quoi qu'il en soit, j'entends dire qu'en vertu de ton amour du savoir, tu connais même – il fallait s'y attendre – les natures des pierres et les vertus des plantes et les effets des remèdes, non moins que Salomon, le très sage fils de David. Ou plutôt tu l'emportes sur lui en talents. Car il devint l'esclave de ses passions et ainsi ne garda pas jusqu'à la fin la piété qui avait été pour lui la cause de ses qualités et de sa sagesse. Tandis que toi, souverain prince, comme tu as opposé à la mollesse le principe de la tempérance, tu es à bon droit réputé comme le maître absolu non seulement des hommes, mais encore des passions de l'âme et du corps.

S'il faut même parler de ces détails, j'apprends que tu surmontes le désir de toute friandise et de toute boisson, et que ni, pour parler en poète, les figues ne te sont douces, ni tu ne consens à prendre aucun autre des fruits de saison, sauf pour y toucher du bout des doigts et

les goûter seulement, non sans avoir béni d'abord le Créateur universel. Accoutumé à supporter la soif, la chaleur étouffante et le froid en tes exercices quotidiens, tu passes pour t'être fait de la tempérance une seconde nature. Récemment en tout cas, comme tu allais voir Héraclée du Pont pour chercher à la restaurer alors qu'elle était ruinée par l'âge, en la saison d'été tu traversais la Bithynie. Le soleil brûlait excessivement et, vers le milieu du jour, un de les gardes du corps te vit trempé de sueur et souillé de poussière. Pour te faire plaisir, il se hâta de t'apporter un gobelet qui scintillait avec éclat aux rayons du soleil, dans lequel il avait versé un liquide sucré en y mêlant de l'eau froide. Alors toi, souverain prince, tu pris la coupe, tu louas sans doute l'homme pour son zèle et l'on vit bien que tu le récompenserais sans tarder par un don royal, mais, comme tous les soldats béaient d'admiration devant cette coupe et félicitaient celui qui allait y boire, tu lui rendis, noble prince, la boisson et l'invitas à en user comme il lui plairait. Aussi, ai-je raison de penser que tu as vaincu par tes vertus Alexandre même, fils de Philippe. Ceux qui admirent ses exploits racontent que, comme il marchait avec les Macédoniens par un désert tout sec, un soldat attentionné, ayant découvert de l'eau, la puisa et la lui apporta : lui cependant ne la but pas, mais répandit la boisson.

Pour le dire d'un mot, on peut t'appeler proprement avec Homère, plus royal que les rois qui t'ont précédés. Nous avons appris en effet que les uns n'ont rien possédé qui fût tel qu'on l'admire et que les autres n'ont honoré la royauté que moyennant une vertu à peine ou deux. Mais toi, souverain prince, tu as rassemblé à la fois toutes les vertus, tu les as surpassés tous par la piété, la philanthropie, le courage, la modération, la justice, la libéralité et la grandeur d'âme qui convient à ton rang royal. Tout l'univers chante que, de tous les règnes qui furent jamais, le tien seul est pur de sang et de meurtre. C'est par le plaisir que tu veux que tes sujets soient éduqués dans les bonnes actions, c'est par la bienveillance et le respect que tu les invites à manifester leur zèle pour toi et pour l'État.

Aussi, en raison de tout cela, me paraît-il nécessaire, à moi qui écris une histoire ecclésiastique, de te la dédier. A qui donc serait-il plus convenable que je le fisse, puisque je vais décrire la vertu de beaucoup d'hommes remplis de Dieu et les événements relatifs à l'Église universelle, et montrer comment, en butte à tant d'ennemis, elle a fini par aborder à ton port et à celui de tes pères ? Eh bien donc, toi qui es instruit en toutes choses, qui possèdes toute vertu et principalement la piété, que l'oracle divin nomme le commencement de la sagesse (Ps 110,10), reçois de moi cet écrit, examine-le et, y ajoutant les additions et retranchements que t'inspire ton esprit exact, purifie-le par tes soins. De toute manière, c'est par où il t'aura plu qu'il paraîtra aussi utile et valable aux yeux des lecteurs, et nul n'ajoutera la largeur d'un doigt au jugement que tu auras porté.

Mon écrit progresse depuis le troisième consulat des Césars Crispus et Constantin (324) jusqu'à ton dix-septième consulat (439). J'ai jugé bon de diviser tout l'ouvrage en neuf parties. Le premier et le second tomes contiendront les événements relatifs aux Églises sous Constantin (324-22 mai 337). Le troisième et le quatrième les événements sous ses fils (337-361). Le cinquième et le sixième les événements sous Julien, le cousin germain des fils du grand Constantin (361-363), sous Jovien (27 juin 363 - 16 févr. 364), et encore sous Valentinien (364-375) et Valens (364-378). Les tomes septième et huitième nous montreront les faits sous les frères Gratien (375-383) et Valentinien jusqu'à la proclamation de l'admirable Théodose ton aïeul (19 janv. 379), jusqu'à ce que, souverain prince, votre illustre père Arcadius, ayant reçu en héritage le pouvoir paternel (17 janv. 395), eût obtenu de régir l'Empire romain en même temps que ton pieux oncle Honorius. J'ai consacré enfin le neuvième livre à votre très sainte Sublimité amie du Christ (depuis 408), que Dieu veuille conserver pour toujours dans un contentement sans trouble, l'emportant sur les ennemis et les tenant tous sous vos pieds, et transmettant votre pieux règne aux fils de vos fils, avec l'agrément du Christ. Par lequel et avec lequel gloire soit à Dieu le Père avec le saint Esprit pour les siècles. Amen.